

GETA

TRAGÉDIE

Nicolas PÉCHANTRÉ (1638-1708)

1687

Représentée pour la première fois le 28 janvier 1687 au Théâtre
de l'Hôtel Guénégaud.

Texte établi par par Paul FIEVRE, décembre 2022.

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Novembre 2022. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

GETA

TRAGÉDIE

**À PARIS, Chez THOMAS GUILLAIN, sur le Quai des
Augustins, à la Descente du Pont-Neuf, à l'Image Saint-Louis.**

**À Paris, de l'Imprimerie de CHRISTOPHE JOURNEL, rue
Saint-Jacques, 1687.**

M. DC. LXXXVII. AVEC LE PRIVILÈGE DU ROI.

À MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

Ce n'est point une espèce de présomption que j'ose prendre la liberté de vous consacrer ce premier essai de ma Muse. Je sais que votre auguste Nom ne doit paraître qu'à la tête des ouvrages les plus excellents ; mais le mien vous appartient par tant de titres que je ne puis m'empêcher de vous en faire un très respectueux hommage. Je vous le dois, MONSEIGNEUR, quand ce ne serait que pour ce favorable accueil dont il vous a plu de l'honorer, et pour avoir trouvé seulement en vous tous ces traits de grandeur nécessaires pour remplir le caractère de mon héros. Cette sagesse consommée de Geta en la fleur de son âge, cette modération merveilleuse dans la suprême puissance, cette piété si religieuse au milieu des plaisirs et des magnificences de Rome, cette fierté, cette douceur, cette ardeur pour la gloire : et ce qui est le plus à estimer cette grandeur d'âme qui le rend toujours maître de lui-même, et qui le met au dessus des passions les plus fortes ; Tout cela, Monseigneur, n'est qu'un faible crayon, ou qu'une légère ébauche de ces hautes vertus qu'on voit briller en vous, et qui vous rendent la parfaite image du plus grand de tous les Monarques, d'un Roi que tous les prince de la Terre se font une étude d'imiter, et qui ne peut être dignement imité que par vous seul. Je ne doute pas, MONSEIGNEUR, que ce ne soit ce rapport que j'ai mis entre mon héros et vous,, qui a attiré à mon poème l'estime de cette incomparable princesse votre épouse, qui assure pour jamais le bonheur de cet état par des princes d'une espérance est si grande et si belle. Ce serait ici un vaste champ pour étamer tous ces grands avantages qui la rendent seule digne de vous posséder, et qui la font admirer de tout le monde ; il me suffit de les révéler par mon silence, et de vous assurer en même temps et de ma parfaite reconnaissance, et du respect très profond avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

PECHANTRÉ

PRÉFACE.

Ami lecteur, l'heureux succès que eu cette tragédie semblerait me dispense du soin d'y ajouter une préface, et trop content des applaudissements dont il a plu de la favoriser, je devrais m'en tenir là, sans m'engager dans tous ces discours préliminaires, qui sont ordinairement plus exposés à la censure, que la pièce même qu'on veut justifier. Mais l'indulgence que tu m'as témoignée, ne saurait m'exempter de l'obligation de répondre à quelques difficultés qu'on m'y a faites, et peut-être que dans la représentation tu as bien voulu me pardonner des choses que tu m'excuserais pas dans la lecture, si je ne t'en rendais raison.

Pour ce qui regarde l'Histoire de mon sujet, je me suis fait une loi de m'attacher autant que j'ai pu à la vérité, ou du moins à la vraisemblance, suivant le précepte d'Horace :

Aut faman sequere, aut sibi convenientia singe. Rien n'est si célèbre si célèbre chez les historiens d'Antonin et de Geta, tous deux fils de l'Empereur Sévère, fameux par la défaite de trois empereurs ; Rien de si connu que le soin que prit cet illustre père de prévenir les suites de leur haine par le partage de l'Empire : Rien de si bien marqué que les oppositions de Julie leur mère à l'exécution de la Traité, suivant lequel l'un de ces princes devait aller régner en Asie, et l'autre à Rome. Voici comment Hérodien exprime ses sentiments de cette mère : O filii ! Jam invenistis que pacto terrainet mare dividatis, matrem vero quomodo dividetis ? Quo modo infoelix ego distribuar inter utrumque vestrum ? Rien de si bien autorisé que la réconciliation de ces deux princes. L'illustre Monsieur Vaillant en propose une médaille, dans laquelle ils paraissent se donner les mains en présence de leur mère, avec cette inscription ; Concondiaae Augustorum. Le meurtre de Geta, commis par Antonin dans les bras de Julie, la mort de Plantilie sa femme ; en un mot tous ses traits de cruauté répandus dans ma pièce sont précisément tirés de l'Histoire, et il n'y a en tout cela rien de mon invention.

Pour ce qui concerne la Vestale, c'est Dion qui m'en a fait naître sa pensée : Vestales occidit quatuor (dit-il en parlant d'Antonin) ex quibus unam vitiare tentavit, quae tamen in altum exclamabat scire ipsum Antoninum, se Virginem esse. Sur ce fondement, l'Histoire ne m'apprenant rien de sa naissance, et d'ailleurs sachant bien que les Vestales étaient des filles du premier rang, et qu'on ne recevait qu'à six ans au temple de Vesta, j'ai cru pouvoir faire celle-ci fille de Pertinax, et la faire paraître à la première année de l'Empire de Caracalla, sans blesser la Chronologie, n'y ayant entre le meurtre de Pertinax et la première année de l'empire Antonin que vingt ans de plus, qui furent remplis par le règne de Sévère ; Julien, Pescannius, et Albin ayant été presque aussitôt opprimés par sa valeur, qu'ils osèrent se faire proclamer Empereurs. Mais venons au principal.

Quelques uns m'opposent d'abord la trop grande simplicité de l'action, qui semble être dépourvue de cette variété d'incidents, qui

sont le plus grand agrément de ces sortes d'ouvrages ; mais soit dans le noeud, soit dans le dénouement, cette pièce est traversée par tant de changements, que je craindrais plutôt d'y en avoir trop mis que trop peu, s'ils n'étaient presque tous nécessaires, et tous tirés du centre même du sujet.

D'autres me disent que j'ai fait Antonin trop honnête homme pour un scélérat, et que je le fais tout d'un coup fratricide, sans l'avoir fait méchant dans le cours de ma pièce : mais ces messieurs n'y prennent pas garde ; presque tous les actes d'Antonin ne se proposent que la perte de son frère, et sa malice est d'autant plus grande qu'elle est cachée sous de plus belles apparences. C'est la caractéristique que lui donne Qpartian, Fingebat se benignum, quum effect natura truculentus

D'autres m'opposent que Geta insulta mal à propos son frère, lorsqu'il se déclare son rival. Mais qui ne voit qu'après avoir combattu la passion d'Antonin par des raisons tirées de la Religion et des Lois, s'il lui déclare son amour, ce n'est que pour le porter à faire sur son coeur les mêmes efforts qu'il fait lui-même sur le sien.

L'on ajoute encore que Geta convaincu de la perfidie de son frère, ne devait pas si facilement se fier à sa fautive réconciliation, et à la parole qu'il lui donne de renoncer à Justine. J'avoue que c'est une imprudence à lui d'en croire si légèrement son frère ; mais c'est une faute d'un peu trop de bonne foi, et qui par conséquent lui doit plutôt attirer l'estime et la pitié, que le blâme et l'indignation des honnêtes gens ; ce sont ces sortes de fautes qui entraînent souvent les plus grands hommes dans les plus grands malheurs, et dont Aristote veut que ces héros des tragédies soient en quelque façon coupables : necesse enim est optimam fabulam mutari in prospera fortuna in adversam non propter improbatam sed propter errorem magnum.

On me demande à quel titre cette prêtresse (car c'est ce nom que Tite-Live aux Vestales) est mandée par l'Empereur de venir faire un sacrifice en son Palais : à quoi je réponds, que depuis que les Empereurs s'étaient attribués le suprême Pontificat, comme le remarque Dion sous Auguste, ils étaient en droit de mander les prêtres et les prêtresses pour faire des sacrifices dans leur Palais même, où ils avaient des chapelles, qu'ils appelaient Sacella, comme celle qu'Auguste à bâtir dans le sien, consacrée à Apollon, sous ce titre Apollo Palatinus.

On condamne enfin la déclaration d'amour que fait cette princesse à Geta sur le point de s'en aller renfermer ; mais sans vouloir l'excuser par les obligations où elle était de consoler ce Prince désolé, cet aveu de Justine dit plutôt voir la fermeté de son coeur, et l'estime qu'elle a pour Geta, que la moindre faiblesse en elle, puisqu'elle ne lui déclare sa tendresse, que par la constance qu'elle a en sa propre vertu, et en la discrétion d'un prince aussi sage et aussi retenu que Geta. Je ne t'ai dirai pas davantage, ami lecteur, de peur de te fatiguer, ou de t'irriter même par une trop longue préface.

ACTEURS

ANTONIN CARACALLA, Empereur romain, fils de Sévère.

GETA, Empereur Romain, son frère.

JULIE, impératrice, leur mère, femme de Sévère.

JUSTINE, Vestale, fille de Pertinax empereur Romain.

ALBIN, Confident d'Antonin.

ARCAS, Confident de Geta.

ÉMILIE, Confidente de Julie.

PAULINE, Confidente de Justine.

GARDES D'ANTONIN.

La scène est à Rome dans le Palais des Empereurs.

ACTE I

SCENE I.

Antonin, Albin.

ALBIN.

Tout est donc résolu, Seigneur, cette journée
De deux grands Empereurs règle la destinée,
Et pour donner des lois à cent peuples divers
Votre frère avec vous partage d'Univers.

ANTONIN.

5 Ce fut l'ordre prescrit par l'Empereur Sévère.
Mais crois-tu que je laisse à l'orgueil de mon frère.
Malgré mes intérêts et notre inimitié
De nos vastes États la plus belle moitié?
Crois-tu que je partage avec lui cet Empire,
10 Le diviser, Albin, ce serait le détruire ;
Et mon coeur sur le trône ennemi d'un rival,
Aime trop la grandeur pour souffrir un égal :
Sache Albin (car c'est toi sur qui je me repose)
Qu'ainsi que moi Julie à ce traité se oppose ;
15 C'est en vain que Geta se promet de partir,
À son éloignement, je ne puis consentir ;
Ma politique veut qu'ici je le retienne ;
Loin de moi sa puissance égalerait la mienne.
Geta plus libre alors pourquoi mieux me troubler,
20 Et je perdrais enfin l'espoir de l'accabler ;
Tu sais que trop jaloux de mes droits légitimes.
J'ai de tous ses amis fait autant de victimes.
Tu sais combine de sang ce trône m'a coûté :
Et pour le partager je l'ai trop acheté[.]

ALBIN.

25 Cependant Geta part.

ANTONIN.

Je vais par mes caresses,
Je vais par mes douceurs, par cent feintes promesses,
Par cent raisons d'État l'ébranler, le tenter,
Je vais tout employer enfin pour l'arrêter ;
Je te fais voir par là le fond de ma pensée ;
30 Mais d'un autre souci j'ai l'âme embarrassée ;

Septimus Geta (178-211) : Empereur romain en 211, frère cadet d'Antonin Caracalla.

Tu sais que j'ai mandé le Sénat en ce jour
Pour lui faire approuver le choix de mon amour :
Crois-tu qu'à mes désirs il veuille se soumettre ?

ALBIN.

De sa soumission j'ose tout vous promettre.

ANTONIN.

35 Mais crois-tu que Justine instruire de mes feux
Applaudisse à mon choix et consente à mes vœux ?
Elle n'ignore pas cher, Albin, que je l'aime ;
Tous les jours dans le cirque ou dans le temple même,
Mon désordre inquiet, mes regards, mes soupirs
40 L'entretiennent assez de mes secrets désirs ;
J'ai beau lui faire voir ma gloire, ma tendresse ;
Rien ne le peut toucher cette fière Princesse,
Elle voit mon amour, et feint de l'ignorer ;
Dès ce jour autrement je veux me déclarer ;
45 Elle a déjà reçu mes ordres nécessaires
Pour faire un sacrifice à nos Dieux tutélaires ;
Que dira-t-elle Albin, lorsque dans le Palais
Loin de voir pour nos Dieux éclater nos apprêts,
Cette illustre Vestale en ces lieux attirée
50 Verra de son hymen la pompe préparée,
Et que d'elle à mon gré prétendant disposer
J'ai presque tout conclu sans lui rien proposer ?
De quel air penses-tu que sa vertu sévère
Reçoive que je prétends lui faire ?

ALBIN.

55 La Gloire et la raison l'obligeront Seigneur
À souscrire à ce choix qui la comble d'honneur,
Et vous la verrez joindre à la reconnaissance
Une respectueuse et prompte obéissance ;
Fille de Pertinax, la source de son sang
60 La rappelle sans cesse à votre auguste rang,
Par son ambition secrètement pressée
Elle voudra se voir à cette hymen forcée,
Heureuse si vos lois épargnent à son cœur
La honte d'un aveu contraire à sa pudeur.

ANTONIN.

65 Mais pour la rendre Albin à mes vœux moins contraire,
Tâchons en ma faveur d'intéresser ma mère ;
Le conseil de Julie est d'un assez grand poids
Pour résoudre Justine à répondre à mon choix.
Déjà pour cet hymen Rome me favorise,
70 La loi me le permet, et mon nom l'autorise ;
Que si malgré mon choix, que si malgré mes vœux
Justine se défend, on rejette mes feux,
Je saurai me servir de toute ma puissance :
Je commence à douter de son obéissance :
75 Va ne perds point de temps, dis-lui que je l'attends
Qu'ici le sacrifice est prêt depuis longtemps ;
Presse-la, conduis-la... mais j'aperçois Julie
De criante et de douleur elle paraît saisie,

80 Le départ de Geta semble l'inquiéter ;
Mais pour le rompre, Albin, je m'en vais tout tenter.

SCÈNE II.

Antonin, Julie, Émilie.

JULIE.

Et bien, est-ce en ce jour, mon fils, qu'on se prépare
À ce cruel ; à ce départ barbare ?
Pour vous et pour Geta n'ai je fait tant de vœux
Que pour me voir forcée à perdre un de vous deux !
85 Source de la discorde et mère de l'envie,
Cruelle ambition trop fatale à ma vie,
Pourquoi par ce traître viens-tu me déchirer ?
N'accordes-tu mes fils que pour les séparer ?

Julia Domne (160-217) : Née en Syrie, se maria avec Septime Sévère (146-211) mère d'Antonin et de Geta.

ANTONIN.

90 Madame n'accusez que la fierté d'un frère,
Qui par l'éloignement cherche à se satisfaire,
Et qui croyant ailleurs se faire un plus beau sort
S'il régnait avec nous, croirait se faire tort,
Il s'obstine à partir ; sa flotte est déjà prête.

JULIE.

95 Et cependant ce jour pour vous une fête,
Et l'on m'apprend qu'ici vous osez préparer
Un hymen qu'à mes yeux vous n'osez déclarer ;
Vous n'attendez enfin que le départ d'un frère.

ANTONIN.

100 J'ai caché cet hymen, j'ai cru de devoir taire,
Je n'ai pu sur mon choix faire le moindre éclat
Sans en avoir plutôt consulté le Sénat :
Voici la jour enfin où tout se détermine,
La fille d'un César, l'adorable Justine
Que son sang, ses vertus m'ont dû faire estimer
C'est elle...

JULIE.

105 Juste Ciel ! Qui m'osez-vous nommer ?
Justine ! Quoi Justine aux autels consacrée ?
Justine de la Cour pour jamais retirée ?
Osez-vous m'en parler, comment ? Depuis quel jour
Conçûtes-vous mon fils ce malheureux amour ?

ANTONIN.

110 Madame, il vous souvient de ce jour si célèbre
Où Rome dans l'éclat d'une pompe funèbre
À l'Empereur Sévère élevant dans autels
Lui rendit les honneurs qu'on rend aux immortels ;
Moi-même ayant laissé pour honorer mon père
La Bretagne conquise à Rome tributaire,
115 Je vins avec Geta consacrer son cercueil,

Et mêler mon triomphe à cet auguste deuil.
La bûcher fut dressé, la victime parée,
Moi-même sur l'autel je mis l'urne sacrée,
Et les prêtres enfin dans le temples assemblés
120 Célèbrent son nom par leurs chants redoublés ;
Mais par une surprise à mon repos fatale
Dans le milieu du Temple un[e] auguste Vestale
Que le foule n'osait par respect approcher,
Vint par ses feux sacrés allumer le bûcher:
125 Sa grâce, sa fierté, son port noble et modeste
Relevaient tous les traits de sa beauté céleste,
Un air doux et serein sur son front répandu,
Avec sa majesté se trouvait confondu,
Et tous ses ornements sacrés et vénérables
130 Brillait le vif éclat de ses feux adorables ;
De ce divin objet tous mes sens occupés
Comme d'un coup du ciel se sentirent frappés ;
Dans le fond de mon cœur son image tracée,
Depuis ce jour sans cesse occupe ma pensée,
135 Et le feu de ses yeux dans mon âme imprimé,
M'inspire un feu sacré, dont je suis consumé :
J'ai fait de mon amour un assez long mystère,
Il éclate aujourd'hui, je ne puis plus le taire,
Et dans le temple enfin cet amour allumé
140 Doit être dans le temple aujourd'hui confirmé ;
La Peuple et le Sénat nous y doivent attendre,
Bientôt dans ce palais Justine doit se rendre,
Et mon cœur se promet de vos soins généreux,
Que vous la résoudrez à répondre à mes vœux.

JULIE.

145 D'une Vestale, ô ciel ! Que peut-on se promettre ?

ANTONIN.

Ce que les lois de Rome ont toujours pu permettre,
La justice, l'amour, mon pouvoir et la loi,
Tout parle, tout conspire, et doit agir pour moi.

JULIE.

150 Mais croyez-vous, mon fils, que l'illustre Justine
Abandonne le Temple où son choix la destine ?
Que son cœur jusques là se puisse démentir ?

ANTONIN.

155 Pour être Impératrice elle en pourra sortir ;
Elle a servi les Dieux jusqu'au troisième lustre ;
Elle peut s'affranchir par un hymen illustre ;
C'est à quoi vous devez vous même la porter.

JULIE.

Ah ! Mon fils, est-ce moi qu'elle doit consulter ?
C'est par le seul penchant que le cœur nous inspire,
Qu'elle doit se régler, qu'elle doit se conduire,
Il n'est rien de si saint que les droits de son cœur.

ANTONIN.

160 Il n'est rien de si saint que ceux d'un Empereur ;
Plus que toutes les lois ma volonté sacrée
Doit être dans son coeur aujourd'hui révérée ;
Elle doit se soumettre à mon autorité.

JULIE.

Quoi sans attendre un temps par nos lois limité ?

ANTONIN.

165 Faut-il régler par là mon pouvoir et le vôtre ?
Ce qu'on peut en un jour, se peut bien en un autre ;
À notre choix enfin tous les temps sont soumis,
Et ce que nous voulons, nous est toujours permis...
Mais Geta vient, sans doute, il veut partir Madame.

JULIE.

170 Quel trouble ce départ jette-t-il dans mon âme ?
Hélas ! Pour l'arrêter employons tous nos soins.

ANTONIN.

J'y consens : agissez. Je n'aimerez pas moins.

SCÈNE III.

Julie, Antonin, Géta, Émilie.

JULIE.

Vous voici donc tous deux : quel bonheur sous assemble ?
Pour la dernière fois dois-je vous voir ensemble ?
175 Quel malheureux Démon peut donc vous inspirer
De diviser, l'Empire, et de vous séparer ?
Hélas ? Si je pouvais vous partager ma vie,
Vivre avec l'un à Rome, avec l'autre en Asie,
Malgré toute votre fureur, j'espérerais du moins
180 Concilier vos coeurs, par mes vœux, par mes soins :
Mais votre haine enfin jusqu'ici suspendue
Va désormais avoir toute son étendue
Et par l'ambition l'un et l'autre animés,
Je vous verrai bientôt l'un contre l'autre armés :
185 Épargnez ces douleurs à mon coeur trop sensible,
Jouissez en repos d'une Empire paisible :
La Parthe, le Germain, tout fléchit sous vos lois,
Et ce n'est pas pour vous qu'on voit régner cent rois :
Si d'un parfait accord vos esprits sont capables,
190 À tous vos ennemis vous serez redoutables ;
Il ne vous reste plus à vaincre aucun tyran,
Vous n'avez qu'à régler vos propre différents ;
Pour faire triompher, la force et le justice,
Faites d'entre-vous deux un même esprit agisse ;
195 Adrian, Antonin, Marc-Aurèle, Verus

Eurent-ils moins que vous de gloire et de vertu ?
Ces collègues unis dans une paix profonde,
Soutinrent mieux le poids de l'Empire du monde ;
Unissez-vous comme eux, et dans un même rang
200 Confirmez par l'amour les noeuds de votre sang.

ANTONIN.

Madame, j'y consens. Qui pourrait se défendre
De suivre les conseils d'une mère si tendre ?
Remettons en ses mains nos plus chers intérêts,
Mon frère, et dès ce jour joignons nous pour jamais.

GETA.

205 Mon frère, la raison autant que la nature,
Doit fonder entre nous l'amitié la plus pure ;
Mais pour bien l'établir, ou pour mieux l'assurer.
Je ne balance plus, il faut nous séparer ;
Je paraîtrai rebelle aux bontés d'une mère ;
210 Mais je la trahirais si j'étais moins sincère,
Elle veut rétablir l'union entre nous,
Et c'est ce qui me porte à m'éloigner de vous :
Jamais dans un état deux puissances suprêmes
Ne peuvent commander sans se perdre elle-même,
215 Et sur un même trône enfin deux souverains
De leur propre pouvoir sont toujours incertains :
Si nous sommes tous deux séparés l'un de l'autre,
Vous serez mon soutien, moi vous serai le vôtre,
Et de divers côtés domptant nos ennemis,
220 On nous verra toujours l'un par l'autre affermis ;
Ma puissance et le vôtre au lieu d'être affaiblies,
Par ce partage égal seront mieux établies ;
Et quoi qu'assis tous deux sur deux trônes divers,
Chacun de nous sera maître de l'Univers ;
225 Ici de tous côtés à cent traîtres en bute,
Par ma perte ils pourraient préparer votre chute,
Et ne se proposant qu'un empire pour prix,
élève leur grandeur sur nos propres débris :
Pour rompre leurs desseins, il faut que je vous quitte :
230 Votre propre intérêt, le mien m'en sollicite ;
Par là nos différents se trouveront finis,
Et quoi que séparés nous serons mieux unis.

ANTONIN.

Tous ces raisonnements si beaux en apparence,
N'ont que l'éclat trompeur d'une fausse prudence :
235 Mais s'il faut vous parler encore à coeur ouvert,
Notre discorde seule est tout ce qui nous perd.
Nos plus chers confidents fomentent nos divorces,
Ils veulent diviser nos conseils et nos forces ;
Entourez de flatteurs qui nous trahissent tous,
240 Nous ne pouvons avoir de vrais amis que nous :
Si nous voulons régner dans une paix profonde,
Rome doit demeurer la maîtresse du Monde,
N'avoir point de rivale, et sous deux souverains
Faire adorer partout l'Empire des Romains,
245 Tel qu'il fut autrefois sous nos fameux ancêtres,
Il peut encore entier subsister sous deux maîtres,

Qui tous deux conspirant pour un parfait accord,
De l'Univers entier sachant régler le sort ;
Même nom, même sang, même intérêt nous lie :
250 Quelle union jamais faut si bien établie ?
La nature entre nous a semblé la former,
Pour notre intelligence il faut la confirmer :
Si nous nous séparons, soudain la jalousie
Va soulever l'Europe, et l'Afrique, et l'Asie,
255 Soudains chacun de nous plus superbe et plus fier,
Peu content de son sort voudra l'Empire entier.
Mais un sincère accord nous joignant l'un et l'autre,
Ne fera qu'un Empire et du mien et du vôtre,
Et sans nous séparer en deux climats divers,
260 Chacun de nous sera maître de l'Univers.

GETA.

Malgré tous vos discours je ne saurais, mon frère,
Estimer votre coeur et solide et sincère,
Quand par vos actions je verrai tous les jours
Les effets hautement démentir vos discours.
265 Toujours dans les soupçons et dans la défiance,
Quel moyen de fonder sur vous quelque assurance,
Ce n'est pas ce qui doit pourtant m'en détacher,
De Rome malgré moi je me dois arracher.
Une loi rigoureuse à ce départ m'engage,
270 Ne me contraignez pas d'en dire davantage.

ANTONIN.

Ah ! Je ne prétends plus sur ce point vous presser ;
Mais il n'est point de loi qui puisse vous forcer ;
Avant que de partir songez-y bien, mon frère :
Pour vous déterminer je vous laissez ma mère.

SCÈNE IV.

Julie, Geta, Émilie.

JULIE.

275 Quoi ! Malgré ses conseils, sa générosité,
Aurez-vous pour partir assez de cruauté ?
Vous ma quittez mon fils.

GETA.

Et de grâce, Madame,
D'inutiles regrets n'accablez point mon âme,
Mon coeur par vos soupirs n'est que trop combattu,
280 Mais Rome est à mes yeux l'écueil de ma vertu ;
Si vous saviez d'où n'ait l'horreur que j'ai pour elle,
Vous concevriez pour Rome une haine éternelle.

JULIE.

Quoi ! Rome est donc pour vous un odieux séjour ?
Rome dont vous tenez et l'Empire, et le jour ;
285 Rome votre Patrie, où tout vous renouvelle

D'Antonin, de Sévère une image fidèle,
Où tout rappelle en vous le noble souvenir
Des grand noms qu'aujourd'hui vous devez soutenir.

GETA.

Et ce sont ces grands noms que mon âme révère,
290 Ces monuments sacrés d'Antonin, de Sévère,
Que mon coeur doit chérir, que je dois imiter;
Qui me forcent enfin, Madame, à vous quitter ;
Tout me reproche ici, tout m'accuse sans cesse,
De passer sans éclat une indigne jeunesse ;
295 Je vois partout ici les traces des héros,
Et je me vois moi seul dans un honteux repos,
Je dois chercher ailleurs un plus notre théâtre.

JULIE.

Quels ennemis ailleurs avez-vous à combattre ?
Tout reconnaît ici votre nom glorieux.

GETA.

300 Tout déshonore ici le nom des mes aïeux.
Mon indigne faiblesse insulte à leur mémoire ;
J'y trouve jusqu'au temple un reproche à ma gloire,
Oui dans le temple même un criminel amour,
M'a su rendre en ces lieux trop indigne du jour.

JULIE.

305 Dans le temple, mon fils ! Que m'osez vous apprendre ?
Ah ! Je ne crains déjà que trop de vous entendre ;
Un criminel amour... Vous m'en avez trop dit ;
Je connais votre crime, et mon coeur en frémit.

GETA.

Je ne connais que trop combien je suis coupable :
310 Mais peut-être à vos yeux serais-je pardonnable ?
Si vous saviez l'objet qui me peut enflammer.

JULIE.

Ah Ciel ! Gardez-vous bien, mon fils, de le nommer :
Je vous entends assez... Hélas si votre frère
DE votre propre bouche apprenait ce mystère,
315 Que serais-ce ? Tantôt j'ai craint votre départ,
Et je crains qu'à présent vous ne partiez trop tard :
Partez.

GETA.

De mon amour par là je prétends me défendre,
Mère, Patrie, amis, rien ne peut m'arrêter,
Allons...

ACTE II

SCÈNE I.

justine, Pauline, Albin.

JUSTINE.

Est-ce dans ce palais que l'Empereur nous mande
320 Albin ? Est-ce en ces lieux qu'il faut que je l'attende ?
Mais pour le sacrifice en ce jour ordonné,
Quel temple, quel autel avez-vous destiné ?
ici l'éclat, le luxe, et la magnificence
Tout retrace à mes yeux l'orgueil de ma naissance,
325 Tout m'y paraît terrible, et ces gardes postés
N'offrent à mon esprit qu'horreurs,, que cruautés ;
Je me trouve partout d'armes environnée,
Ah ! Dans quels lieux, Albin, m'avez vous emmenée ?

ALBIN.

Madame bannissez cette injuste terreur,
330 Et vous considérez en fille d'empereur ;
Ces gardes, ces soldats doivent-ils vous surprendre ?
N'en avez vous point vu dès l'âge le plus tendre,
Dans ce même palais vous reçûtes le jour ;
Faut-il vous effrayer des grandeur de la Cour,
335 Ici tout vous respecte, ici tout vous révère,
Et l'on honore en vous le sang de votre père.

JUSTINE.

De mon père, ah ! Funeste et cruel souvenir,
Malheureuse ! En ces lieux ai-je pu revenir ?
En ces lieux criminels, où tout me représente
340 D'un père massacré la peinture sanglante,
Où je crois toujours voir cent monstres inhumains,
Porter encore sur lui leurs parricides mains ?

ALBIN.

Je frémis comme vous d'une action si noire ;
Mais sa mort n'ose rien de l'éclat de sa gloire ;
345 Ces superbes autels dressés sur son cercueil,
Du peuple et du Sénat le magnifique deuil ;
Ses meurtriers flétris d'une honte éternelle,
Font briller Pertinax d'une gloire nouvelle ;
Ce jour même qu'ici nous devons consacrer,

350 Ce jour n'est destiné pour mieux l'honorer ;
Mais voici m'Empereur qui vient nous en instruire,
À l'autel qu'il prépare il saura vous conduire.

SCÈNE II.

Antonin, Justine, Pauline, Albin.

JUSTINE.

Le croirai-je, Seigneur, et dois-je me flatter
D'un ordre glorieux qu'on vient de ma porter ?
355 Se peut-il que pour faire un pompeux sacrifice,
Mon empereur lui-même aujourd'hui me choisisse ?
Et que pour ce grand jour qu'il prétend célébrer,
D'un si haut ministère il veuille m'honorer ;
Moi, qui n'ai pas encore ces clartés pénétrantes,
360 Qu'ont acquis dès longtemps mes compagnes savantes :
Si toutefois, Seigneur, pour cet empire heureux
Vous voulez vers le Ciel faire éclater mes vœux ;
Si pour le sens caché des obscures sibylles
Les lumières que j'ai peuvent vous être utiles,
365 Ou s'il faut pour la guerre, ou s'il faut pour le Paix
Consulter de nos Dieux les oracle secrets,
À vos ordres ici vous me voyez soumise,
Vous pouvez m'ordonner...

ANTONIN.

Ciel ! Quelle est ma surprise ?
Ces oracles, ces vœux, ces sibylles, ces Dieux,
370 Tout cela joint, Madame, à l'éclat de vos yeux,
Suspend de mes transports l'extrême violence,
M'impose un saint respect et me force au silence :
C'est vous à qui mon cœur cherche à se découvrir ;
Mais ma bouche est muette, et je ne puis l'ouvrir ;
375 Ne pénétrez-vous point un si profond mystère ?

JUSTINE.

Qui moi ? Dans votre Cour inconnue, étrangère,
Puis-je de votre cœur pénétrer les secrets ?...
Mais pour le sacrifice où sont donc les apprêts ?
La victime, l'autel ? Qu'est ce qui nous arrête ?

ANTONIN.

380 L'autel est prêt, Madame, et la victime est prête.

JUSTINE.

Si la victime est prête allons la présenter :
Quelle divinité, Seigneur, doit l'accepter ?
Est-ce Mars ? Ou Vesta ? Jupiter ? ou Minerve ?

ANTONIN.

Ah ! C'est là la secret que mon cœur se réserve ?
385 À vous le taire en vain, j'ai voulu me forcer,
Madame ; c'est à vous que je dois m'adresser,

Puisqu'il faut qu'à vos yeux ce grand secret s'exprime,
Vous êtes la Déesse, et mon coeur la victime ;
Acceptez-le, Madame, et souffrez qu'en ces lieux
390 Le coeur d'un Empereur se consacre à vos yeux.

JUSTINE.

Où suis-je ? Qu'ai-ouï ? Je frémis...

ANTONIN.

Ah ! Madame,
De grâce rappelez le calme dans votre âme
Et daignez regarder dans ce coeur enflammé,
Ce beau feu par vos yeux dans un Temple allumé :
395 Depuis que je vous vis d'une air noble, et sévère
Porter vos feux sacrés au bûcher de mon père ;
Depuis ce même jour une trop vive ardeur,
Ma consume en secret et dévore mon coeur.
J'ai voulu l'étouffer, mais je n'ai pas pu l'éteindre,
400 Ce feu même aujourd'hui ne saurait se contraindre ;
Allumé dans le temple en présence des Dieux,
Ce feu ne saurait être indigne de vos yeux ;
Une si noble ardeur par vous-même inspirée,
Peut sans vous offenser vous êtes déclarée,
405 Et ces maîtres du Ciel ne seront pas jaloux
Que le maître du monde ose brûler pour vous.
Si vous vous souvenez de qui vous êtes née,
Pourrez vous rejeter un si digne hyménée,
Et condamnerez-vous un légitime amour,
410 Qui vous rappelle au trône où vous prîtes le jour ?

JUSTINE.

Qu'ai-je entendu Pauline ? Ai-je bien pu l'entendre ?
À de pareils discours aurais-je dû m'attendre ?
Ah ! Je les ai déjà trop longtemps écoutés,
Fuyons...

ANTONIN.

Où fuyez-vous ? Ah ! Madame, arrêtez.

JUSTINE.

415 Chaque moment ici me rend trop criminelle ;
Je cours m'ensevelir dans un ordre éternelle,
Mes yeux infortunés ont causé votre amour ;
Et je dois pour jamais leur défendre le jour ;
Dans le fond de mon temple il faut m'aller remettre:
420 Permettez-moi, Seigneur...

ANTONIN.

Et puis-je le promettre ?
Quoi ? Je pourrais souffrir que ces puissants attrait,
À l'ombre des Autels se perdent pour jamais ?
Qu'un malheureux séjour, qu'une obscure retraite
Renferme le seul bien que mon âme souhaite,
425 Et que d'un feu sacré le soin religieux
Avec trop de rigueurs vous dérobe à nos yeux ?

Assez d'autres sans vous dans leur temple bornées?
À cet obscur emploi se trouvent destinées :
Mais vous qui méritez un sort plus glorieux,
430 Vous devez autrement reconnaître vos Dieux ;
Faire éclater pour eux une magnificence,
Digne de votre nom et de votre naissance.
Et comme impératrice adorant leurs autels,
Servir d'un noble exemple au reste des mortels.
435 Recevez dont ma main, et vous rendez justice.

JUSTINE.

Moi ! D'un coupable amour je me rendrais complice :
Déjà le seul aveu m'en a fait trop d'horreur ;
À peine reconnais-je en vous en Empereur.
440 Vos discours n'ont déjà que trop su me confondre,
Je ne sais que penser, je ne sais que répondre,
Le seul nom de l'hymen m'inspire un juste effroi.
Comment puis-je être à vous ? Je ne suis plus à moi :
Ce n'est qu'à vous grands Dieux que mon coeur s'abandonne,
Un mortel veut pour lui ce coeur que je vous donne ;
445 L'abandonnez-vous au pouvoir en rival ?
Mon coeur mérite-t-il d'être gardé si mal ?
DEvez-vous rejeter la foi d'une mortelle,
Qui vous fait de son coeur un hommage fidèle ?
Et lorsqu'un Empereur vous l'ose disputer,
450 N'avez-vous pas le foudre en main pour l'arrêter ?
Pourrez-vous bien souffrir... Mais j'aperçois Julie.

SCÈNE III.

**Antonon, Justine, Julie, Albin, Pauline,
Émilie.**

JUSTINE.

Madame, c'est en vous que mon coeur se confie ;
Ne défendez vous point ma constance et ma fois ?
L'on m'arrache à mes Dieux, à mes autels, à moi.

ANTONIN.

455 Madame vous voyez que Justine aveuglée,
D'une vaine frayeur est encore troublée ;
Mais représentez-lui qu'un Empereur Romain,
Quand il a fait un choix ne l'a pas fait en vain.

SCÈNE IV.

Justine, Émilie, Julie, Pauline.

JUSTINE.

460 Quoi ? Madame, Antonin l'assassin de mes frères,
Ose m'entretenir de des feux téméraires,
Quoi pour un sacrifice il ose m'appeler ?
Et c'est à son ardeur qu'il prétend m'immoler :
La cruel lâchement fit arracher la vie
Au jeune Pertinax, au malheureux Helvie ;
465 Son épouse expira par son ordre inhumain,
Et le barbare encore ose m'offrir sa main :
La crainte de la mort n'est pas ce qui m'étonne,
Mais j'entends le tonnerre, et mon coeur en frissonne ;
Redoutez-le, Madame, et détournez des coups,
470 Qui tomberaient sur lui, sur l'empire, et sur vous.

JULIE.

Plus que vous ne pensez je sens votre disgrâce ;
Je frémis comme vous du coup qui vous menace,
Et ce fatal hymen qui vous rempli d'effroi,
Me fait trembler pour vous, pour mes fils, et pour moi.
475 J'en prévois dans mon coeur la suite trop funeste,
Détournons par nos vœux la colère céleste,
En dépit d'Antonin servons les immortels.
Et courons de ce pas embrasser leurs autels.
Au temple malgré lui je m'en vais vous remettre.
480 Mais à trop de péril ce serait vous commettre ;
D'Antonin irrité je connais la fureur,
Rien ne vous favoriserait des transports de son coeur ;
Et jusqu'à vos autels portant sa violence,
Il pourrait...

JUSTINE.

Ah ! Geta sera notre défense,

485 Ce prince fut toujours notre plus ferme appui,
Et mon plus grand espoir ne se fonde qu'en lui.
Pour moi, pour nos autels il peut tout entreprendre.

JULIE.

Eh ? Ne souhaitez pas qu'il vienne vous défendre ;
Peut-être son secours loin de vous soulager,
490 En de nouveaux malheurs pourrait vous engager.
Il part demain, Madame, et malgré ma tendresse,
Pour ce départ moi-même il faut que je le presse.
Pour ce départ est un bien que je dois désirer.

JUSTINE.

495 Quel secours, s'il nous quitte, hélas puis-je espérer ?
Mais quoi dans un malheur dont l'approche m'étonne,
Pourquoi souhaitez-vous que Geta m'abandonne ?
Geta dont la vertu, la générosité

Aux yeux de l'Univers ont cent fois éclaté ;
Geta, qu'à mon secours la gloire même engage.

JULIE.

500 Voulez-vous contre un frère irriter son courage ?

JUSTINE.

Dans les bras d'Antonin me voulez-vous livrer ?

JULIE.

Madame j'aurai soin de vous en retirer ;
Mais je veux épargner à mon âme, à la vôtre,
L'horreur de voir mes fils armés l'un contre l'autre :
505 L'un poussé par l'amour, l'autre par son courroux,
S'animer à leur perte en combattant pour vous.
Je vais contre Antonin soulever mille obstacles,
Faire ouïr contre lui nos lois et nos oracles.
Et pour vous rendre du temple avec tout votre éclat,
510 Faire parler par vous le Peuple et le Sénat.
Je n'épargnerai rien ni larmes, ni prière.

JUSTINE.

Mais puis-je prendre en vous une assurance entière,
En vous...

JULIE.

Vous le pouvez ; Mais Madame un moment,
Allez vous reposer dans mon appartement.

JUSTINE.

515 Ah ! Pour rendre à mon coeur le repos qu'il souhaite,
Rendez-moi mes autels, mes Dieux, et ma retraite.

SCÈNE V.

JULIE.

Chère Émilie, et bien conçois-tu nos malheurs ?
Geta fera bientôt le témoin de ses pleurs.
Il entendra bientôt ses plaintes, ses alarmes.
520 Que ne fera-t-il point s'il voit couler ses larmes ;
Un seul mot, un soupir, un regard seulement
Aux dernières fureurs vont livrer cet amant.
Sans doute qu'informé de l'hymen de son frère,
Déjà tout transporté du zèle et de colère.
525 Nous l'allons voir venir en rival furieux,
Nous enlever Justine en faveur de ses Dieux :
Ou que sais-je si plein de son amour extrême,
Il ne vient pas ici l'enlever pour lui-même ?
Ô Ciel ! À quel excès de rage et d'horreur
530 Le cruel Antonin porterait sa fureur ?
Quel spectacle pour moi ?... Mais quoi Geta s'avance,

Ciel ! Quels sont ses transports ? Quel est sa violence ?

SCÈNE VI.

Géta, Julie.

GETA.

Non... Mon départ encor n'est pas bien résolu,
Je serai plus longtemps ici qu'on n'a voulu
535 Madame, et je peux voir si dans cette journée
Mon frère accomplira son illustre hyménée.
C'eut été trop pour lui de venir m'en parler :
Son orgueil jusques là n'a pu se ravaler.
Il veut faire à son gré tout ce qu'il se propose,
540 Du Peuple et du Sénat, c'est lui seul qui dispose,
Son absolu pouvoir est toute sa raison,
De ce sacré Palais il fait une prison :
Une Vestale ici par force retenue
Et cette cruauté se passe à votre vue.
545 Il viole les lois, la foi, la liberté,
Il joint le tyrannie avec l'impiété :
Justine enfin, Justine aux autels arrachée,
Au joug d'un fier tyran se va voir attachée,
Et sous ses dures lois je verrais soupirer
550 Un coeur, où mon amour n'ose presque aspirer ?
Ah ! Plutôt qu'à mes yeux cet hymen s'accomplisse,
Il faut Madame, il faut que tout l'État périsse ;
Je ne trahirai point mes Dieux, ni mon amour,
Justine sera libre où je perdrai le jour.

JULIE.

555 Et de grâce, mon fils...

GETA.

Et quoi faut-il attendre,
Que le fier Antonin prêt à tout entreprendre,
Mène pompeusement la Vestale à l'autel,
Et rendre aux yeux de tous son crime solennel ?
560 Déjà pour cet hymen le Sénat se déclare,
Et la cérémonie au temple se prépare.
Qu'attendons-nous encore ?

JULIE.

Le Sénat consterné
Pour cet hymen encore n'a rien déterminé.

GETA.

Hé ! Quoi que le Sénat sur cet hymen prononce,
Ma résolution vaut mieux que sa réponse.
565 De tous ces lâches coeurs n'attendons rien de bon,
Dans le Sénat Romain il n'est plus de Caton.
Esclave d'Antonin il fuit tous ses caprices,
Et tous nos sénateurs sont presque ses complices ;
C'est à vous, c'est à moi, Madame à réprimer

570 Cet excès de fierté qui va tout opprimer.
La fureur d'Antonin va jusqu'au sacrilège ;
Vengeons de nos autels le sacre privilège,
Il outrage nos Dieux ; je prétends les servir,
Et remettre en leurs mains ce qu'il veut leur ravir.
575 Ce grand zèle mon fils dont l'ardeur vous anime,
Coûterait trop de sang pour être légitime.
Il m'a remis Justine, oser me l'enlever,
Peut-être est-ce la perdre, au lieu de la sauver ;
D'un dessein si hardi je vois l'affreuse suite ;
580 De l'intérêt des Dieux laissez-moi la conduite :
Je vais voir Antonin, et lui représenter,
Qu'il ose sur Justine un peu trop attenter,
Que dans les premiers vœux elle est inébranlable,
Et que sa liberté doit être inviolable.
585 J'espère avoir moi seule assez d'autorité...

GETA.

Mais Justine, Madame, est-elle en sûreté ?

JUSTINE.

Est-elle ici, mon fils, et je vous réponds d'elle ;
Je veux que tous ses pas être un témoin fidèle.

GETA.

590 Madame cependant pour ne rien hasarder,
Moi-même en ce Palais je prétends le garder,
Et quant à ses autels mes soins l'auront rendue,
Jouis du seul plaisir de l'avoir défendue :
C'est mon dessein, Madame, allons l'exécuter.

595 Gardez-vous bien, mon fils, de rien précipiter.
Je vais voir Antonin, et vous devez l'attendre.

GETA.

Ah ! Quoi que de Justine il ose encore prétendre,
Je vous l'ai déjà dit, je prétends la garder,
Et ce n'est plus qu'à moi qu'il doit la demander.

SCÈNE VII.

Julie, Émilie.

JULIE.

600 Juste Ciel ! Fallait-il pour redoubler ma peine
De ces deux ennemis accroître encor la haine ?
Déjà l'ambition irritait leur fureur ;
Fallait-il que l'amour en redoublât l'honneur ?
Prévenons-en la suite, il est temps que j'agisse
Comme mère prudente, et comme impératrice :
605 Et que par mes conseils, ma tendresse et mes vœux,
Je travaille avec soin à les unir tous deux.

ACTE III

SCÈNE I.

GETA, seul.

Quelle est donc cette ardeur, Geta, qui te domine ?
Viens-tu servir tes Dieux ? Viens-tu servir Justine ?
Ah ! Dis plutôt, Geta, qu'en ce malheureux jour
610 Tu viens faire servir les Dieux à ton amour ;
Tu confonds lâchement dans le fonds de ton âme
Des intérêts si saints avec ceux de ta flamme ;
Déclarons-nous enfin : c'est trop dissimuler,
De ma flamme à Justine il est temps de parler.
615 Allons... Mais quoi ferai-je à ce point téméraire,
Que d'oser lui parler d'un feu que je dois taire ?
D'un feu qu'avec horreur je dois me reprocher ?
Et qu'à moi-même enfin je voudrais me cacher ?
Cette noble pudeur dont sa vertu se pare,
620 Ne condamne que trop un coeur qui se déclare ;
Et l'amour le plus saint est toujours criminel,
S'il ne garde près d'elle un silence éternel ;
Suspendons en l'éclat injurieux pour elle :
Mais quoi, dans ce danger où sa gloire m'appelle,
625 Ne pourrai-je à ses yeux faire hommage d'un coeur,
Rempli des mouvements d'une si sainte ardeur ?
Un respect éternel, un amour sans faiblesse,
Ne peut déshonorer mon illustre princesse,
Et par la passion dont je suis combattu,
630 Je puis lui faire voir jusqu'à va ma vertu :
Mais c'est Arcas.

SCÈNE II.

Geta, Arcas.

GETA.

Et bien as-tu vu si Julie
Du cruel Antonin suspend la tyrannie.
Si ces prudents conseil ont su fléchir son coeur ?

ARCAS.

Et quels soins importuns vous occupent, Seigneur ?
635 J'aurais cru que Geta pour l'empire du monde
Eut pu contre Antonia armer la Terre et l'Onde ;
Mais je n'aurais pas cru qu'un si faible sujet
Dût de vos grands desseins suspendre le projet ;
Vous devez dans Byzance, ou dans Alexandrie
640 Vous faire une nouvelle et superbe patrie ;
Tous nos vaisseaux sont prêts ; dès ce jour, dès demain
Vous pouvez faire voile en Empereur Romain ;
Les moments vous sont chers ; Antioche infidèle
Va rendre la Syrie à vos ordres rebelle :
645 Dès longtemps sous leur joug les Parthes incertains
Deviennent tous les jours plus fiers et plus mutins.
Seigneur partez de Rome, et par votre présence
Allez des révoltés réprimer l'insolence ;
Hâtez-vous d'aller voir l'Orient sous vos lois,
650 Où vous attend déjà le tribut de cent rois :
C'est par de si grands soins qu'un Héros se signale ;
Les Dieux sauront ici défendre une Vestale,
Reposez-vous sur eux du soin de son secours ;
Et préférez la gloire à d'indignes amours.

GETA.

655 Ne me connais-tu plus Arcas ? Oses-tu croire
Que mon coeur pour l'amour abandonne la gloire ?
Et que trop possède de mon aveugle ardeur,
J'oublie un seul moment les soins de ma grandeur ?
J'aime, mais d'un[e] amour et si pure et si belle,
660 Qu'il y va de ma gloire à paraître fidèle ;
À soutenir ma flamme, et sans rien espérer
À défendre l'objet qui me fait soupirer :
Oui j'adore Justine ; et puis-je l'avoir vue
Sans adorer ces traits dont son âme et pourvue ?
665 Mais quel est le mortel à qui son seul aspect
N'inspire avec l'amour la crainte et le respect ?
Et cependant Arcas un barbare, un impie,
Contre son innocence arme sa tyrannie,
Et je pourrais souffrir qu'un lâche, un inhumain
670 Souillé du plus beau sang de l'Empire Romain,
Foulant la majesté des Dieux qu'elle révère,
Profane en l'épousant son sacré caractère ?
Que sais-je, file traître, inquiet, violent
De meurtre d'une épouse encore tout sanglant,
675 Ne lui réserve pas une mort plus infâme,

Qu'il ne la fit souffrir à sa première femme ?
 Je frémis à penser ; tâchons de prévenir
 Un crime que sur moi le Ciel pourrait punir ;
 Arrachons, ma Princesse à sa main trop barbare,
 680 Brisons l'indigne joug qu'un tyran lui prépare ;
 Quand j'aurai fait pour elle Arcas ce que je dois,
 Je partirai de Rome alors content de moi,
 Et faisant de ma flamme un noble sacrifice,
 Je rendrai tout le Ciel à mes desseins propice :
 685 C'est par là que je dois commencer mes exploits.
 Nous allons voir Justine : est-ce elle que je vois ?
 Juste Ciel ! Quelle horreur sur son visage est peinte ?
 Confuse, elle ne sait à qui porter sa plainte ;
 Elle cherche Julie, où peut-être...

SCÈNE III.

ustine, Pauline, Geta, Arcas.

JUSTINE.

Ah ! Seigneur,
 690 Est-ce vous que je vois ? Quel serait mon bonheur
 Si dans la triste horreur de mon sort déplorable
 Je rencontrais en vous un secours favorable ;
 Toutefois je l'espère, et mon coeur abattu
 Sent en vous approchant rassurer sa vertu :
 695 du pur sang des Césars comme vous je suis née,
 Mais des premiers ans au temple destinée
 À nos Dieux tous puissants je consacrai mes vœux,
 Et je vis moins pour moi que je ne vis pour eux ;
 Les implorer toujours pour cet auguste Empire,
 700 De leurs profonds secrets m'éclaircir et m'instruire,
 Garder nos feux sacrés, leur fournir de l'encens
 C'étaient là de mon coeur les emplois innocents,
 Emplois, dont le douceur et si sainte et si pure,
 Semblaient être à couvert du crime et de l'injure,
 705 Et qui loin des efforts ou des yeux criminels
 Paraissaient à mon coeur devoir être éternels ;
 Et cependant celui pour qui nos Dieux propices
 Ont cent fois accepté mes humbles sacrifices,
 Pour qui j'ai tant de fois encensé nos autels,
 710 M'arrache impunément du sein des immortels,
 Et sous ses dures lois me tenant asservie
 Veut m'ôter pour jamais le repos de ma vie ;
 Le cruel Antonin, Ciel ! Puis-je le nommer !
 C'est lui Seigneur, c'est lui qui prétend m'opprimer,
 715 Et qui sans respecter les héros de ma race,
 D'un tyrannique hymen aujourd'hui me menace,
 Malgré ma liberté, contre toutes nos lois
 Savent m'assujettir à son injuste choix,
 De même avant le temps m'arrachant de mon temple
 720 D'un sacrilège hymen faire un affreux exemple ;
 Et vous Seigneur et vous, vous pourrez consentir,
 Que votre propre sang vienne à se démentir ?
 Et qu'un fils se Sévère oubliant sa mémoire
 D'un nom si glorieux puisse flétrir la gloire ?

725 Non quelque noeud, Seigneur qui puisse vous unir,
Je vous crois contre lui prêt à ma soutenir :
Toujours votre vertu fit ma seule assurance,
Et si je n'eusse en vous fondez mon espérance,
Ce bras de mon malheur fidèle à mon devoir,
730 Eût déjà d'Antonin prévenu le pouvoir,
Et punissant sur moi sa flamme illégitime,
Eut fait d'une prêtresse une illustre victime ;
Mais j'espère Seigneur.

GETA.

Oui, Madame, espérez,
Et redonnez le calme à vos sens égarés ;
735 Quoi qu'ici contre vous mon frère ose prétendre,
De son injuste ardeur je saurai vous défendre ;
Mais je veux bien plus faire ; et mon coeur aujourd'hui
Doit vous défendre encor contre un autre que lui.

JUSTINE.

Contre un autre Seigneur ? Et qui craindrais-je encore ?
740 C'est contre Antonin seul que mon coeur vous implore,
Ne me garantissez que de cet ennemi.

GETA.

Ah ! Ce ne serait là vous servir qu'à demi :
À de plus grands efforts mon propre honneur m'engage,
Je vous dois de mon zèle un plus beau témoignage
745 Aux dépens de mon coeur, ou plutôt contre moi...

JUSTINE.

Contre vous ? Achevez ; mais de grâce pourquoi
Avec mon ennemi vous confondre vous-même ?

GETA.

S'il n'est votre ennemi que parce qu'il vous aime
Madame...

JUSTINE.

Et bien Seigneur...

GETA.

Je porte dans mon sein
750 Un feu plus violent que celui d'Antonin :
Quelque juste respect qui pour vous me retienne,
Ma flamme éclate enfin pour étouffer la sienne,
Et d'une lâche ardeur vous pourriez m'accuser,
Si mon amour au sein ne venait s'opposer :
755 Mais en vain de mes feux la pureté m'abuse,
Déjà par vos regards votre vertu m'accuse,
Et déjà votre coeur me paraît offensé
Par ce seul nom d'amour trop souvent prononcé :
Vos yeux même en courroux m'en demandent vengeance,
760 J'ai déjà préparé la peine à mon offense,
Je vais vous affranchis d'une joug injurieux,
Et moi-même à jamais me bannir de vos yeux ;

Peut-être que par là votre âme satisfaite...

JUSTINE.

Quel sera mon asile ? Où sera ma retraite ?
765 Grands Dieux ! Pour redoubler mon trouble et mon effroi
Faut-il que la vertu s'arme encore contre moi ?
Mais non, n'espérez pas que mon coeur se trahisse,
Qu'un trop brillant éclat me trompe ou m'éblouisse ;
Quelques traits de vertu que je remarque en vous
770 Votre amour les flétrit et les efface tous :
Votre ardeur ne peut être à mes yeux excusable ;
Et vous m'en osez faire un aveu trop coupable.
Loin de vous écouter un sévère devoir
Me défend pour jamais, Seigneur, de vous revoir :
775 Je dois vous fuir enfin bien plus que votre frère.

GETA.

Ah ! Ne condamnez pas un amour téméraire,
Je saurais m'en punir, Madame, et réparer
Le crime que j'ai fait de vous le déclarer :
Puisqu'à vos yeux Geta n'est plus digne de vivre,
780 Avant que de partir souffrez qu'il vous délivre ;
Que ce soit par mes mains...

Il lui présente la main.

JUSTINE.

Ô ciel ! Puis-je accepter
Le secours qu'un amant ose me présenter ?
Ce n'est plus que mes Dieux que ma vertu réclame.

GETA.

Du malheureux Geta que craignez-vous, Madame ?
785 Il vous perd pour jamais. En vous offrant mes soins
De ma sincère ardeur les Dieux me sont témoins ;
Je dois vous secourir, et devant vous je jure
Que c'est l'unique but d'une flamme si pure,
Et non plus en amant, mais en chef des Romains,
790 Je vais de vos autels vous ouvrir les chemins.

SCÈNE IV.

Justine, Pauline.

JUSTINE.

Ciel ! Que viens-je d'ouïr ? Ah ma chère Pauline
À quel malheur faut-il que le sort me destine ?
Quand je suis un tyran que je dois détester,
Je trouve un défenseur bien plus à redouter ;
795 La gloire, la raison; et la reconnaissance,
Tout s'arme en sa faveur pour vaincre ma constance ;
Les Dieux mêmes, les Dieux, dont il se rend l'appui
Pour ébranler mon coeur s'intéressent pour lui :
Ma constance à ses yeux s'est toujours soutenue,
800 Et si jusqu'à présent je me suis défendue ;
Mon coeur troublé, surpris... j'ose te confier
Pauline... mais que dis-je : ai-je pu m'oublier ?
Ne me souvient-il plus de ce nom que je porte ?
Et faut-il qu'un mortel sur ma vertu l'emporte ?
805 Geta défend ici ma constance et me foi,
Répondrai-je si mal à ce qu'il fait pour moi ?
Sa noble fermeté sert d'exemple à la mienne,
Ma vertu pour le moins doit égaler la sienne ;
Lui-même en me fuyant m'a montré mon devoir ;
810 Aurai-je moins sur moi de force et de pouvoir ?
Ah ! Fuyons son retour trop funeste à ma gloire,
Bannissons pour jamais Geta de ma mémoire :
Contre tant de mérite armons-nous de rigueur,
Et contre son amour fortifions mon coeur.

PAULINE.

815 Pourrez vous oublier de héros magnanime ?

JUSTINE.

Si j'osais y penser je croirais faire un crime...
Mais toi de ce héros pourquoi m'entretenir ?
Ah ! Je ne crains que trop de m'en ressouvenir.
Mais Antonin s'approche. Ô Ciel ! Quelle est ma peine,
820 Que n'ai-je pour Geta, grand Dieux, la même haine.

SCÈNE V.

Antonin, Albin, Justine, Pauline.

ANTONIN.

Quoi contre mon amour on ose murmurer,
Contre moi le Sénat ose se déclarer
Serait-ce que Julie, ou plutôt que mon frère...
Madame pardonnez une aveugle colère,
825 Je viens savoir de vous quel sera mon destin ?
Êtes-vous résolue à recevoir ma main ?
Ou dois-je encor ma flamme rejetée ?

JUSTINE.

Me verrai-je toujours, grands Dieux, persécutée ?
De quelle flamme encor me parlez-vous, Seigneur ?

ANTONIN.

830 Et bannissez, Madame, une indigne frayeur.
Ces rigoureuses lois où vous êtes soumise,
Vous permettent l'hymen et mon choix l'autorise.
Et quoi ? Ne pourrez-vous servir les immortels
Sur le trône aussi bien qu'aux pieds de vis autels ?
835 Le repos de mes jours sur notre hymen se fonde ;
Mon bonheur produira celui de tout le monde.
Pouvez-vous espérer de faire un plus grand bien
Que le bonheur du monde, et le vôtre et le mien ?

JUSTINE.

Seigneur, mon cœur sensible à cette préférence
840 Aura toujours pour vous beaucoup de déférence :
Mais un devoir plus saint que je ne puis blesser,
À ce choix glorieux me défend de penser :
Je sais que parmi nous une loi moins sévère
Permet souvent l'hymen, ou du moins le tolère ;
845 Mais tout ce qu'on permet, pour être pardonné
Dans un cœur vertueux n'est pas moins condamné :
Fille de Pertinax, prêtresse de Cybèle,
Je dois à ma déesse être toujours fidèle,
Je dois vivre et mourir dans le vœux que j'ai faits ;
850 Un cœur comme le mien ne se d"ment jamais.

ANTONIN.

C'en est trop, il est temps de me faire connaître ;
J'ai fait assez l'esclave, il faut parler au maître.
Vous devez m'épouser, le sort est jeté ;
Et cet ordre est pour vous une nécessité ;
855 Ce n'est plus en amant que je vous le demande,
Mais c'est un Empereur que je vous le commande ;
Songez y bien, Madame, et ne prétendez plus
Répondre à mon amour par de nouveaux refus.

JUSTINE.

860 Vous me parlez, Seigneur, en souverain, en maître,
Mais le sang dont je sors n'en peut ici connaître ;
La loi qui me défend d'accepter un époux
Est la loi de mes Dieux que je crains plus que vous.

SCÈNE VI.
Antonin, Albin.

ANTONIN.

Suivons-là... Retenons pourtant ma violence...
À quelle épreuve, ô Ciel, réduis-tu ma constance.

ALBIN.

865 Je l'admire, Seigneur, et ne puis concevoir...

ANTONIN.

Ah ! Tu n'as pas prévu ce que j'ai pu prévoir.
Tu n'as pas réfléchi sur le pouvoir d'un frère,
Mais d'un frère inquiet scrupuleux et sévère,
Qui se voilà l'EMpire ainsi que moi nommé,
870 Je crains le Sénat, mais il en est aimé,
Pour irriter les coeurs d'un peuple trop crédule,
Il ne faut qu'un prétexte, il ne faut qu'un scrupule ;
Si contre la Vestale un peu trop emporté,
J'osais ma prévaloir de mon autorité,
875 Si j'osais me porter à quelque violence,
Geta serait bientôt armé pour le défense,
Et la liberté jointe à la Religion
Servirait de prétexte à la rébellion ;
C'est là ce que je crains, et ce que je dois craindre ;
880 Pour ménager Geta mon coeur doit se contraindre ;
Je vais le prévenir en faveur de mes feux,
Et l'engager moi-même à seconder mes vœux.

ALBIN.

Mais si vous rencontriez, Seigneur, en votre frère
Un esprit inquiet, ardent à vous déplaire :
885 Un censeur dont le zèle osât vous condamner...

ANTONIN.

Je lui céderai tout, Albin, sans m'obstiner.
Quel que soit mon amour, quelque ardeur qui m'emporte,
Ma politique ici doit être la plus sorte ;
J'aime, mais l'amour seul ne fait pas tout mon soin ;
890 Et je porte ma vue, et mes desseins plus loin.

ACTE IV

SCÈNE I. Julie, Émilie.

JULIE.

Ô Dieux ! Qui pénétrez dans mon inquiétude,
Qui voyez de mon coeur l'affreuse incertitude,
Ne mettez-vous jamais quelque fin à mes maux,
Et n'unirez-vous point enfin ces deux rivaux ?
895 Qu'est devenu Geta ? Ciel ! Il cherche son frère,
Que je crains sa fureur, son zèle, sa colère ?
S'il rencontre, hélas !... je tremble, je frémis,
Qui pourra retenir ces deux grand ennemis
Agitez par l'amour, inspirez par le haine ?
900 Mais je revois Geta : quel bonheur me l'amène ?
Il vient.

SCÈNE II. Julie, Émilie, Geta.

JULIE.

Je viens mon fils de quitter Antonin,
Vous le verrez bientôt[.]

GETA.

Quel est donc son dessein,
Madame ? À vos conseils a-t-il vous se rendre ?

JULIE.

De lui même, mon fils, vous allez tout appr[e]ndre ;
905 C'est par vos seuls vis qu'il prétend se régler,
Il n'entreprendra rien enfin sans vous parler.

GETA.

Il peut tout entre prendre, il est ici le maître :
De ses secrets desseins je ne veux rien connaître ;
Mais si contre Justine un téméraire amour...

JULIE.

910 Que pour vous, que pour lui, je crains ce triste jour ?
Tous deux ambitieux et rivaux l'un de l'autre,
Vous connaissez sa flamme, il ignore la vôtre :
Il ne faut qu'un soupir, qu'un regard indiscret
Pour découvrir d'un coeur le feu le plus secret :
915 Pourrez-vous lui cacher l'ardeur qui vous enflamme ?

GETA.

Ce n'est pas mon dessein de la cacher Madame ;
Je veux qu'il la connaisse et se fasse une loi
Des leçons qu'aujourd'hui j'ai su prendre pour moi ;
Mais il vient[.]

JULIE.

Ah ! Mon fils.

SCÈNE III.

Antonin, Geta, Julie.

ANTONIN.

Il n'est plus temps mon frère,
920 Que de mon dernier choix je vous fasse un mystère ;
Avant que de faire à vos yeux éclater,
J'ai cru sur ce sujet vous devoir consulter ;
Dans cet heureux état d'un Empire paisible,
Tel qu'il vous fut laissé par un père invisible,
925 Il ne nous reste plus qu'à donner aux Romains
Un digne successeur du sang des Antonins :
Vous connaissez Justine, elle de qui le père
Faut le prédécesseur et l'ami de Sévère,
Fille de Pertinax; ce nom si glorieux
930 Me semble assez répondre au nom de nos aïeux,
C'est elle à qui mon coeur destine cet Empire ;
J'ai voulu sur ce choix, mon frère, vous instruire :
Et j'ai cru ne pouvoir arrêter mes regards
Sur un objet plus propre à donner des Césars.

GETA.

935 Et c'est donc en ce jour que votre hymen s'apprête,
Seigneur ? Tous se dispose à cette auguste fête ;
Vos vœux par le Sénat vont être confirmés,
Et vos desseins sont pris quand vous m'en informés ;
Je ne m'attendais pas à cette confiance :
940 Mes conseils sont pour vous de trop peu d'importance.
Si pourtant vous pouviez un peu les écouter,
Peut-être d'autres soins vous pourriez-vous porter.

ANTONIN.

À vos conseils, Seigneur, je suis prêt de me rendre ;
J'aurais plutôt pris soin de venir les apprendre
945 Mais certaines raisons ont dû me dispenser...

GETA.

À cet hymen, Seigneur, pouvez-vous bien penser ?

ANTONIN.

Tout l'univers connaît la vertu de Justine,
Son mérite, son sang, son illustre origine.
Rien n'est à condamner en ce choix glorieux.

GETA.

950 Il offense nos lois, sa liberté, nos Dieux.

ANTONIN.

Justine sur le trône aujourd'hui révérée
Verra sa liberté beaucoup plus assurée ;
Cet hymen est trop bien affermi par nos lois,
Pour croire que les Dieux désapprouvent mon choix.

GETA.

955 Mais pour rendre, Seigneur, votre hymen plus illustre
Vous pouviez différer jusqu'au cinquième lustre ;
Attendre pour le moins ce temps déterminé...

ANTONIN.

Quoi ! Mon amour par là doit-il être borné ?
C'est pour un empereur un peu trop de contrainte,
960 Laissons pour d'autres cœurs cette servile crainte ,
Ces ordres jusqu'à nous n'étendent point leurs droits ;
Nous sommes au dessus et du temps, et des lois.

GETA.

Donc pour un Empereur rien n'est illégitime ;
C'est là, Seigneur, c'est là votre grande maxime,
965 Pour moi qui crains des Dieux le bras et le courroux,
Je me fais d'autres lois, d'autres règles que vous :
Plus le suprême rang me donne de licence,
Et plus mon cœur s'efforce à borner sa puissance.
Lorsque nous nous portons à de noirs attentats
970 Notre propre grandeur ne nous excuse pas,
Et le Ciel qui nous met en ce rang où nous sommes
Nous en punit plutôt que le reste des hommes.
Cependant vous osez aux pieds de nos autels
Forcer les droits du cœur, et ceux des immortels ;
975 Et pour leur faire encor une plus grande injure,
Contraindre une Vestale à leur être parjure :
D'un prétexte sacré vous n'osez vous servir
Que pour mieux à leur culte aujourd'hui la ravir.

Et ces Maîtres du Ciel à qui son coeur se voue
980 Souffriront qu'un mortel de leur pouvoir se joue,
Qu'au dessus de leur trône il veuille d'élever,
Qu'il usurpe leurs droits et les ose braver
Ne le présumer pas, leur suprême puissance
Punit le sacrilège et venge l'innocence ;
985 Justine les réclame, et ses cris et ses pleurs
Vont attirer sur vous les dernier des malheurs.

ANTONIN.

Ah Ciel ! Si vus aimiez, mon frère, autant que j'aime,
Si votre coeur sentait ma passion extrême,
Vos discours, vos conseils seraient un peu plus doux,

GETA.

990 Seigneur, je prends pour moi ce que j'ai dit pour vous,
Il est temps de bannir une injuste contrainte,
Il faut se déclarer, et vous parler sans feinte,
Votre coeur et le mien ont un destin égal ;
Et vous voyez en moi; Seigneur, votre rival :
995 J'aime Justine enfin.

ANTONIN.

Vous ! L'oserai-je croire !
Vous ! Qui ne soupirez tantôt que pour la gloire,
Vous aimez donc Justine, et pouvez l'avouer.

GETA.

Oui, je l'aime, Seigneur, et j'ose m'en louer ;
Quel que soit de mon sort le rigoureux caprice,
1000 De mon amour aux Dieux je fais un sacrifice ;
Et poussé par un zèle et saint, et généreux,
Mon coeur leur cède un bien qu'ils veulent tout pour eux.

ANTONIN.

Se peut-il qu'à ce point le sort me soit contraire ?
Quoi ? Je rencontre encore un rival dans mon frère ?
1005 Par notre ambition déjà trop opposés
Serons-nous par l'amour encor plus divisés ?

GETA.

Malgré l'ambition, et malgré l'amour même,
N'avons-nous pas sur nous un empire suprême ?
Nous sommes vous et moi maîtres de notre sort,
1010 Faisons chacun sur nous un généreux effort ;
D'un trop profane amour étouffons la mémoire,
Tison de cet oubli notre plus grande gloire ;
Et par ce grand effort nous unissant tous deux,
D'une amitié parfaite éternisons les noeuds.

JULIE.

1015 Suivez ce noble effort d'une vertu sublime :
Serez-vous moins que lui généreux, magnanime ;
En faveur de nos Dieux il peut se surmonter,
Votre gloire, mon fils, vous porte à l'imiter :

La raison, la vertu... Mais par quelle aventure
1020 Albin pâle, effrayé... Ciel ! Quel funeste augure ?

SCÈNE IV.

Antonin, Albin, Julie, Geta.

ANTONIN.

Qu'est-ce Albin ? Le Sénat m'a-t-il manqué de foi,
Martian ou Tullus... Dis, parle, explique-toi.

ALBIN.

Ah ! Seigneur, apprenez par un récit fidèle
Des prodiges du Ciel la funeste nouvelle,
1025 À peine le Sénat, pour accomplir vos vœux,
Avait de votre hymen autorisé les noeuds ;
tout était disposé pour la cérémonie,
On n'attendait que vous, la princesse, et Julie,
Lorsque fut un autel l'appareil tout dressé
1030 S'est inopinément à nos yeux renversé ;
La concorde et la paix auparavant unies
Ont paru s'écarter comme deux ennemies,
DE divers traits de sang l'autel a paru teint,
Et le sacré flambeau s'est de lui-même éteint.
1035 À cet horrible aspect le timide ministre
Interprète aussitôt ce présage sinistre :
Conte un profane hymen tous les Dieux conjurés
Pour le rompre ; dit-il, se sont trop déclarés :
Pour éviter les maux que leur colère annonce ;
1040 Qu'Antonin pour jamais à Justine renonce.
À peine a-t-il fini que le peuple étonné
Condamne cet hymen par les Dieux condamné ;
Tous les cœurs sont surpris, et ces tristes alarmes
Leur font pousser des vœux, et répandre des larmes :
1045 C'est là ce que j'ai vu, Seigneur, et mon devoir
M'a forcé de venir vous le faire savoir.

ANTONIN.

Qu'entends-je juste Ciel !

GETA.

Quels prodiges funestes ?

JULIE.

Du courroux de nos Dieux présages manifestes :
Hélas ! Combine de fois pour vous en garantir
1050 Ai-je pris soin, mon fils, de vous en avertir ?
Encor est-ce beaucoup dans l'effroi qui nous glace,
D'avoir fait précéder le coup par la menace.
Sans doute que le Ciel vous accorde le jour
Pour vous donner le temps de vaincre votre amour.

ANTONIN.

1055 Quoi faut-il que le Ciel, que toute la nature
S'unissent pour combattre une flamme si pure ?
Frère, mère, Les Dieux, tout semble conspirer
Pour m'ôter le seul bien qui me fait soupirer ?
Quel tort fais-je à nos lois ? Quel injure à Justine
1060 Lorsqu'au suprême rang mon amour la destine ?
Et lorsque par mon choix Maîtresse des Romains
Je la mets au-dessus du reste des humains ?

JULIE.

C'est en vain qu'à ses yeux votre grandeur éclate ;
Que d'un auguste hymen votre faveur la flatte,
1065 De ses sacrés autels peut-elle s'éloigner ?
Elle aime beaucoup mieux les servir que régner.
Ce haut rang que je tiens, ce nom d'impératrice,
Quelque brillant qu'il soit, n'a rien qui l'éblouisse,
Et le trône à ses yeux n'est qu'un funeste écueil,
1070 Où de son père même elle voit le cercueil,
Ne l'inquiétez plus par cet hymen funeste
Qui blesse sa vertu, que son âme déteste ;
Et puisque de son coeur les Dieux sont trop jaloux,
Consolez vous d'un bien qui ne peut être à vous.

ANTONIN.

1075 Pourrai-je y consentir, et dois-je me contraindre ?

GETA.

Peut-être autant que vous j'ai sujet de ma plaindre.
Mais c'est enfin, mon frère, une nécessité...

ANTONIN.

Mon coeur aurait besoin de notre fermeté,
De sa propre vertu je sens qu'il se défie,
1080 J'ai besoins que la vôtre ici me fortifie.

GETA.

Pour être de nous même aujourd'hui les vainqueurs
Évitons un objet qui divise nos coeurs ;
Je vois déjà votre âme en secret balancée,
Je vois dans votre coeur la victoire avancée
1085 Pour éteindre ce feu que nous voulons dompter,
Il faut partir de Rome, ou plutôt nous quitter :
Le Germain se soulève, Antioche est rebelle,
De deux divers côtés la gloire nous appelle,
Allons comme Empereurs, et non comme rivaux,
1090 Abandonner nos coeurs à ce plus grands travaux ;
Allons nous faire craindre aux deux bouts de la terre,
Étouffons notre amour dans l'horreur de la guerre;
Et pour rendre à nos lois tout l'Univers soumis,
Triomphons de nos coeurs et de nos ennemis.

ANTONIN.

1095 C'en est fait, j'y consens ; je ne puis m'en défendre ;
Mon coeur à vos conseils fait gloire de se rendre ;
Oui, Seigneur, j'ai conçu de plus nobles desseins,
Et je m'en vais soumettre et punir les Germains ;
Mes chefs sont déjà prêts, et je marche à leur tête
1100 Sitôt que mon armée à partir sera prête.
Vous, Madame, allez voir Justine, et dites-lui
Qu'à ses sacrés autels je la rends aujourd'hui.

GETA.

À ces nobles discours je reconnais mon frère,
Je reconnais le sang d'Antonin, de Sévère.
1105 Ce généreux effort m'attache plus à vous,
Que ce sang des héros qu'on voit revivre en nous.

Ils s'embrassent.

JULIE.

Ô Ciel ! En ce grand jour que fait-il que je voie ?
Quel mélange confus de douleur et de joie ?
Quoi dans ce même jour je verrai mes deux fils
1110 Par l'amour séparés, par l'amour réunis ?
Je dois les voir partir, et je n'ose me plaindre,
Puisqu'après leur départ je n'ai plus rien à craindre :
Mais allons voir Justine, il faut dans ce moment
Que j'aie l'informer de votre changement ;
1115 Et pour vous réunir sous de meilleurs auspices
Lui faire préparer de nouveaux sacrifices.

GETA.

Et moi je vais, Seigneur, par des ordres nouveaux
Pour partir dès demain faire armer mes vaisseaux.

SCÈNE V.

Antonin, Albin.

ANTONIN.

Tu l'aimes donc perfide, et t'en vantes toi-même ;
1120 Pour te la faire aimer c'est assez que je l'aime ;
Je ne vois que trop bien que ton zèle empressé
Pour me ravir Justine est un piège dressé :
M'accusant d'un amour criminel et profane
Ton coeur brûle d'un feu que ta bouche condamne ;
1125 Tu m'étales en vain et son temple, et sa foi,
Tu parles beaucoup moins pour ses Dieux que pour toi.
J'ai connu ton faux zèle, et ta fausse prudence,
J'ai jusqu'à l'approuver forcé ma complaisance ;
J'ai cédé, j'ai fléchi ; mon orgueil s'est dompté,
1130 J'accorde ce triomphe encore à ta fierté.
Va publier partout ma honte et ta victoire,
Va cours retrouver Justine, et lui vanter ta gloire ;
Pour voler en Asie assemble tes vaisseaux,
Flatté de vains projets va courir sur les eaux ;
1135 Fier d'avoir eu sur moi ce dernier avantage,
Promets-toi d'avoir Rome encor pour ton partage ;
Je te tien, c'est assez ; ce jour doit décider
Qui de nous deux enfin doit ici commander :
Sacrifions ce frère et perdons ce rebelle,
1140 Prêt à porter le coup je tremble, je chancelle :
Malgré ma politique et mon inimitié
Je sens encor pour lui quelque ombre de pitié ;
Je sens un mouvement qui malgré moi m'arrête,
Et le sang me retient quand ma vengeance est prête.
1145 Mais pour gagner Justine, et l'Empire Romains
Puisqu'il ne faut qu'un cou, je l'attends de ma main.

ACTE V

SCÈNE I.

Geta, Arcas.

GETA.

C'en est fait, cher Arcas, je tiendrai ma parole,
Je dois abandonner demain le Capitole,
Ces monuments pompeux, ces cirques ces palais,
1150 Je sors de Rome enfin, et j'en sors pour jamais :
Justine rentre au temple, ici rien ne m'arrête ;
Tout est-il disposé ? Ma flotte est-elle prête ?

ARCAS.

Oui, Seigneur, tout est prêt : un favorable vent
A tourné vos vaisseaux déjà vers l'Orient ;
1155 Là pour vous couronner cent lauriers vous attendent,
Là pour vous obéir cent peuples vous demandent :
Vos soldats empressés, vos chef, vos matelots
Impatients déjà de traverser les flots,
Portent avidement sur le langue épandue
1160 Vers ce nouvel Empire et leur coeur, et leur vue :
Qu'il me tarde de voir au lever du soleil
DE vos vaisseaux armés le superbe appareil,
DE voir toute la mer malgré sa violence
Sentie avec respect votre auguste présence,
1165 Et qu'à l'aspect enfin d'une si grand Empereur,
Un si fier élément apaise sa fureur.

GETA.

C'est en vain qu'à partir ton coeur me sollicite,
Assez pour ce départ mon propre honneur m'excite :
Quel triomphe pour moi de voir en cet instant
1170 Et le Ciel satisfait, et l'Empire content ?
Quel plaisir d'avoir mis cette Princesse auguste
À couvert des malheurs d'un hymen trop injuste ;
Et malgré tout l'amour de mon frère et le mien
D'avoir su triompher de mon coeur et du sien ?
1175 Rome craignait en nous deux puissants adversaires,
Voyait avec frayeur deux rivaux en deux frères ;
Tout le monde tenait sur nous les yeux ouverts :
Je vais rendre le calme à Rome, à l'Univers.
Après ce grand effort, après cette victoire,

1180 Il ne faut qu'un moment pour profaner ma gloire ;
Fuyons, et pour sortir de ce funeste lieu,
Allons dire à Justine un éternel adieu,
Allons la voir Arcas... Mais je la vois paraître.

SCÈNE II.

Justine, Geta, Pauline.

JUSTINE.

Pour mon libérateur je viens vous reconnaître ;
1185 J'apprends de toutes parts vos bontés et vos soins,
Mes yeux en ont été les fidèles témoins :
D'un tyrannique hymen par vous seul affranchie.
Je vous dois mon repos, et ma gloire, et ma vie ;
Mon coeur reconnaissant jusqu'au dernier soupir
1190 En gardera, Seigneur, l'éternel souvenir.

GETA.

Si je me suis armé contre la violence,
Votre coeur m'en doit-il quelque reconnaissance ;
Ah ! Si j'ai conservé votre gloire, vos jours,
Ma vertu vous devait un si triste secours ;
1195 Pour le prix de ces soins que j'ai trop dû vous rendre.
Hélas sur votre coeur je n'ai rien à prétendre :
Vous pouvez de votre âme à jamais les bannir,
Mais d'un illustre effort gardez le souvenir :
Pour la dernière fois je vous le dis encore,
1200 Je vous aime, et malgré ce feu qui me dévore
Je pars demain, Madame, et vais vous délivrer
D'un coeur qui près de vous ne sait que soupirer.
En quelque endroit du monde où le gloire m'appelle,
Je porterai partout une ardeur si fidèle,
1205 J'ai fait pour l'étouffer des efforts superflus ;
Mais du moins à vos yeux je ne paraîtrai plus.
Près de vos Dieux enfin votre âme satisfaite
Va goûter dans son temple une douceur parfaite,
Loin de vous pour n'en pas interrompre le cours ;
1210 Je vais vaincre ou finir mes déplorables jours.
De vos jours innocents j'attendrai la victoire
Si je meurs, de vos pleurs honorez ma mémoire,
Et ne refusez pas dans mon malheureux fort
Des voeux pour ma victoire, ou des pleurs à ma mort.

JUSTINE.

1215 Après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée
De leur poids obligeant je me sens accablée ;
Je vous dois tout, Seigneur, cependant vous partez.
Il est temps de répondre enfin à vos bontés ;
Vous courez à la gloire, et je vais dans mon temple :
1220 Nous nous prêtons tous deux un mutuel exemple :
Mais cependant mes pleurs ne vous font que trop voir
Les efforts que je fais pour suivre mon devoir ;
Car enfin à mon tour je ne puis le taire,
Ce n'est que mes Dieux seuls que mon coeur vous préfère

1225 De leur garder ce coeur, je me fais une loi,
Ce coeur serait à vous s'il pouvait être à moi ;
Après cela partez, que rien ne vous retienne,
Partez pour votre gloire, ou plutôt pour le mienne,
pour ce cruel départ les Dieux m'en sont témoins ;
1230 Si je ne vous aimais, je vous presserais moins.

GETA.

Moi partir, vous quitter ; ah ! Divine Princesse
Dans le temps que ce coeur répond à ma tendresse.

JUSTINE.

Quelle indigne faiblesse osez-vous concevoir ?
Fuyez, Prince, fuyez, je ne puis plus vous voir.

GETA.

1235 Eh ! De grâce, Madame.

JUSTINE.

Arrêtez téméraire,
Je crois dans ce moment parler à votre frère :
Pour la dernière fois ôtez-vous de mes yeux.

GETA.

Adieu donc pour jamais, adieu Madame.

JUSTINE.

Ah ! Dieux[.]

SCÈNE III.

Justine Pauline.

JUSTINE.

Pour me punir, hélas ! D'un aveu trop sincère,
1240 Quel plus grand sacrifice aurai-je pu vous faire ?
Après ce que mon coeur abandonne pour vous,
Ne me ferez-vous point un sort un peu plus doux ?
Fille d'un Empereur d'un sang dont je suis née
Aux suprêmes grandeurs je semblais destinée ;
1245 Aujourd'hui pour me rendre à mon sort glorieux
Deux Empereurs sur moi daignent jeter les yeux ;
Ils m'offrent à l'envie leur coeur et leur Empire,
Moi fidèle à la loi que j'ai su me prescrire,
Je ne puis accepter ni leur choix ni leur vœux,
1250 Et mon coeur se refuse enfin à tous les deux :
Non, que ce triste coeur sans nulle différence,
Confonde en ses refus le crime et l'innocence,
De l'amour d'Antonin je vois toute l'horreur,
Et je vois de Geta la généreuse ardeur ;
1255 La vertu pour ce prince a fait naître ma flamme,
Et la même vertu l'étouffe dans mon âme,
Pour jamais de mes yeux enfin je le bannis,

Ciel ! Par là mes malheurs se verront-ils finis ?
Son idée en mon coeur rappellera sans cesse
1260 Sa générosité, ses bienfaits, sa tendresse,
Et malgré ma vertu ce cruel souvenir
DE son éloignement saura bien me punir.
Ah ! Ne devais-je pas... mais que dis-je insensée,
Geta, peut-il encore occuper ma pensée :
1265 Après ce que j'ai fait, je dois jusqu'à la mort
Couronner par l'oubli ce généreux effort.
Mais que vois-je ?

SCÈNE IV.

Antonin, Justine, Pauline.

ANTONIN.

On vous rend à vos Dieux, à vous-même
Madame, dissipez cette frayeur extrême,
Je viens malgré l'ardeur dont je brûlais pour vous
1270 Vous sauver de l'horreur de ma voir votre époux :
À vos autels enfin nous allons vous remettre.

JUSTINE.

De vos bontés, Seigneur, j'ose tout me promettre
D'un malheureux amour vous avez triomphé,
Comme un feu criminel vous l'avez étouffé
1275 Vous savez à quels vœux mon âme destinée...

ANTONIN.

J'ai compris vos raisons contre notre hyménée,
Vous avez craint du Ciel le funèbre courroux,
Vous avez crû les Dieux de mon bonheur jaloux ;
Geta s'est montré même à mes desseins contraire,
1280 Geta, vous et les Dieux, il faut vous satisfaire :
Sans tarder plus longtemps je prétends dès ce jour
Vous remener, Madame, en votre heureux séjour,
Et je veux que Geta présent avec Julie
Vous voie en votre temple aujourd'hui rétablie.

SCÈNE V.

Justine, Pauline.

JUSTINE.

1285 Dois-je me rassurer sur la loi d'Antonin ?
À travers ses discours j'ai connu son chagrin,
J'ai vu dans ses regards un air sombre et sévère
Il s'est plaint de ses Dieux, il s'est plaint de son frère,
1290 Antonin contre lui n'est que trop irrité,
Je crains sa trahison , je crains sa cruauté.
Je tremble.

PAULINE.

Ah ! Rassurez-vous votre coeur trop timide,
Madame.

JUSTINE.

Je crains tout d'un cruel, d'un perfide ;
D'un barbare affamé de carnage et de sang,
Qui n'épargna jamais âge, sexe, ni rang ;
1295 Il fit périr sa femme, il fit périr son père,
Et crois-tu qu'il épargne un rival dans son frère ?
Je ne puis de mon coeur vaincre le triste effroi,
Je ne sais quelle horreur...

PAULINE.

Et de grâce pourquoi,
Lorsqu'Antonin fléchi par les pleurs de Julie
1300 S'unit avec son frère et se réconcilie ;
Pourquoi par vos soupçons, par vos vaines frayeurs
Des crimes les plus noirs vous former les horreurs ?

JUSTINE.

C'est ce prompt changement qui fait toute ma peine,
Étouffe-t-on sitôt et l'amour et la haine ?
1305 Après tant de forfaits, tant de coup inhumains
Antonin dans son coeur cache d'affreux desseins ;
C'est feinte douceur redouble mes alarme,
Tout m'est suspect enfin. Mais Émilie en larmes.

SCÈNE VI.
Justine, Pauline, Émilie.

JUSTINE.

Que deviens-je Émilie ? Et que m'annonces-tu ?

ÉMILIE.

1310 De tristesse et d'horreur mon esprit abattu
N'ose se retracer une action si noire.

JUSTINE.

Qu'est-il arrivé ? Parle...

ÉMILIE.

Eh ! Pourrez-vous le croire ?
Dans les bras de sa mère, ou plutôt de son sein
Antonin de Geta vient d'être l'assassin.

JUSTINE.

1315 L'assassin de son frère ? Ô meurtre épouvantable !

ÉMILIE.

Le malheureux Geta, ce prince déplorable
Entretenait Julie en son appartement,
Le cruel Antonin entre inopinément,
Il approche son frère, il le joint, il l'embrasse,
1320 Et sans faire éclater ni courroux ni menace
Il le frappe, et soudain après l'avoir blessé,
Fuit, et laisse en son sein le poignard enfoncé ;
Geta presque aussitôt d'un courage intrépide
S'arme du même fer pour punir le perfide,
1325 Il fait de vains efforts et presque à chaque pas...
Mais le voici qui vient.

JUSTINE.

Malheureux Prince, hélas !

SCÈNE VII.

Geta mourant, Justine, Paline, Arcas, suite.

ARCAS.

Et de grâce, Seigneur, permettez.

GETA.

Qu'on me laisse,
Cherchons cet inhumain, et sauvons ma Princesse.

JUSTINE.

Ah ! Seigneur.

GETA.

C'est est fait, et vous voyez enfin
1330 Ce que me réservait le perfide Antonin,
Jugez par là du sort que sa main vous prépare :
Je viens vous garantir des fureur d'un barbare,
Sans doute ce cruel qui m'a percé le flanc,
Viendra vous demander pour le prix de mon sang.
1335 Pour lui percer le coeur je veux ici l'attendre,
Et je vivrai peut être assez pour vous défendre ;
Trop content de mourir, si je puis par sa mort,
Contre sa tyrannie assurer votre fort ;
Mais je meurs, et je perds l'espoir de ma vengeance.

Il laisse tomber la poignard sur une chaise qui lui sert d'appui.

SCÈNE VIII.

JUSTINE.

1340 Geta meurt, et je vis : qui sera ma défense ?

PAULINE.

Sans doute de nos Dieux le pouvoir infini
Vous fera bientôt voir ce grand crime puni.

JUSTINE.

Quand on voit sous le fer expirer l'innocence,
À quoi vous sert du Ciel l'inutile vengeance ?
1345 Grand Dieux ! Qui prévoyez les forfaits des humains,
Que ne retenez-vous leurs criminelles mains ?
Vous devriez plutôt par des soins légitimes
Veiller à détourner, qu'à venger les grands crimes,
Quand pour nous affliger vous les avez permis,
1350 Après qu'ils sont vengés en sont-ils moins commis ?
Ciel ! Je vais d'Antonin devenir la victime,

Ce superbe tyran vient achever son crime ;
Dieux cruels ! Pour le prix de ma fidélité
M'auriez-vous réservé cette indignité ?
1355 Je frémis d'y penser, et mon âme tremblante...
Mais quel est le bonheur que le sort me présente.

En voyant le poignard que Geta a laissé tomber, et dont elle se saisit.

Je reconnais ce fer... Voilà le seul secours
Qui peut sauver ma gloire en terminant mes jours.

Elle se frappe.

1360 Le tyran vient... mourons... mon sort n'est plus à plaindre,
Il m'est permis enfin de la voir sans le craindre.

En le voyant rentrer.

SCÈNE IX.

Antonin, Justine mourant, Pauline, Albin.

JUSTINE.

Vient à présent barbare... Ah ! Tu viens à propos.

ANTONIN.

Que vois-je Albin.

JUSTINE.

Tu vois l'amante d'un héros,
Dont ta main vient de faire un affreux sacrifice,
Et son sang et le mien demandent son supplice ;
1365 Tu voulais m'outrager, j'ai su te prévenir,
Je t'offre ce fer, Tyran, pour te punir,
Il a sauvé ma gloire et satisfait ma haine :

En lui jetant le poignard.

1370 Que n'ai-je le plaisir pour augmenter ta peine
D'avoir à ton rival fait connaître aujourd'hui
Devant toi tout l'amour dont je brûlais pour lui.
Adieu... Je t'abandonne aux remords de ton crime ;
Je vais joindre Geta par un noeud légitime,
Si ta brutale ardeur prétend m'en empêcher,
Suis-moi jusqu'aux Enfers, où je vais le chercher.

SCÈNE DERNIÈRE.

Antonin, Albin.

ANTONIN.

- 1375 Qu'entends-je ? Quelle horreur : L'amour et la nature
Écitant dans mon coeur un funeste murmure,
Et Justine et Geta du fond de leur tombeau,
M'écitent tous les deux, me nomment leur bourreau,
Frère, femme, maîtresse, amis, mon propre père
1380 J'ai pu massacrer, il me reste une mère
Pour lui donner la mort, Dieux m'osez vous sauver,
Et pour ce crime encor m'osez vous réserver ?
Et bien donc je vivrai, mais pour de nouveau crimes,
Pour remplir l'Univers d'innocentes victimes,
1385 Peut-être qu'à la fin je saurai vous forcer,
À vous ravir le jour que vous m'osez laisser.

FIN

Extrait du privilège du Roi.

Par grâce et privilège du Roi, donné à Versailles le 14 jour de mars 1687, signé par le Roi en son conseil DU GONO, il est permis au sieur PÉCHANTRÉ, de faire imprimer, vendre et débiter par tel imprimeur ou libraire qu'il voudra choisir, une pièce de théâtre de sa composition GETA, tragédie, pendant le temps de six années, à compter du jour que ledit livre sera achevé d'imprimer pour la première fois : pendant lequel temps faisons très expresses inhibitions et défenses à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre et débiter par tous les lieux de notre obéissance d'autre édition de celle du Sieur PÉCHANTRÉ, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de trois mille livres d'amende, payables sans déport par chacun des contrevenants, confiscation des exemplaires contrefaits, et autre peines plus au long contenues dans lesdites Lettres.

Registré sur le livre de la Communauté des imprimeurs et libraire de Paris, ce 19 mars 1687, suivant l'arrêt du Parlement du 8 avril 1653 et celui du Conseil privé du Roi du 17 février 1665. À la charge que le débit dudit livre se fera au nom et par le mains d'un imprimeur ou libraire, suivant les ordonnances et règlements ; et l'édit du Roi à Versailles au mois d'août 1686. Signé J.B. COIGNARD, syndic.

À PARIS, Chez THOMAS GUILLAIN, sur le Quai des Augustins, à la Descente du Pont-Neuf, à l'Image Saint-Louis.

À Paris, de l'Imprimerie de CHRISTOPHE JOURNAL, rue Saint-Jacques, 1687.

Achevé d'imprimé pour la première fois, en vertu des présentes, le 24 mars 1687.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].